

L'esthétique du sexe dans l'écriture féminine : cas de Ghita El Khayat

[The aesthetics of sex in the female's writing: Ghita El Khayat]

Saloua Hmamouchi¹, Ibrahim Boumazzou²

^{1,2} Laboratoire Langage Et Société,
Faculté Des Langues, Lettres Et Arts, Université Ibn Tofail, Kénitra, Maroc

ABSTRACT: The question of sexuality is a central element in the feminine writing: a theme that lies at the moment, a sentimental and a social voice that gives a long-temporary voice in the silence and the ombre. Ghita El Khayat of Roman's son *La liaison* revendique the droit of sexuel féminin in a marquee society with patriarchal norms and strict restrictions. The company's digital library has a free space for expression and is resistant to these norms. The woman in the secrets of El Khayat, with such experiences as the mother, fait the company's apprentice with the same language as her, and still confronting him in the previous injunctions. Sexuality is based on a transgressive aesthetic element and leads to more and more recent discours that do not realize this without being criticized by the patriarch and the domination of the male domination.

KEYWORDS: body – sexuality – feminine writing – desire – transgressive aesthetics – criticism.

RESUME: La question de la sexualité est un élément central dans l'écriture féminine : une thématique liée à l'intime, au sentimental et au social donnant voix à un vécu longtemps refoulé dans le silence et l'ombre. Ghita El Khayat de son roman *La liaison* revendique le droit du désir sexuel féminin dans une société marquée par des normes patriarcales et religieuses strictes. l'écriture du corps devient ainsi un espace d'expression et de résistance face à ces normes. La femme dans les écrits d'El Khayat, durant ses expériences amoureuses fait l'apprentissage du corps comme langage propre, tout en restant confrontée à la pesanteur des injonctions extérieures. La sexualité constitue également un élément essentiel de l'esthétique transgressive et fait entendre un discours féminin de plus en plus puissant qui ne peut se réaliser sans une critique acerbe du patriarcat et de la domination masculine.

MOTS-CLES : corps – sexualité – écriture féminine – désir - esthétique transgressive – critique.

1 INTRODUCTION

L'esthétique du sexe constitue un élément essentiel dans l'écriture de Ghita El Khayat, elle dépasse la ferveur sensuelle et érotique et devient un espace d'ambition et de libération. « Le corps fonctionne comme un langage par lequel on est parlé plutôt qu'on parle. » cette réflexion de Pierre Bourdieu sur le corps, perçu comme un langage où s'inscrivent des discours extérieurs, éclaire la façon dont Ghita El Khayat, dans son œuvre, aborde la sexualité féminine au sein d'un contexte marocain marqué par des normes patriarcales et religieuses particulièrement strictes. Pourtant, à travers l'acte d'écriture, l'héroïne du roman *La liaison* 'Tywaline' parvient progressivement à reconquérir son désir, convertissant ce langage imposé en une parole libératrice. Parallèlement dans *Les Arabes riches de Marbella*, la question du corps féminin occupe une place centrale, tant du point de vue de la sexualité que de celui des rapports de pouvoir entre hommes et femmes. Ce travail interroge la place du corps féminin dans ses écrits - qui se caractérisent d'ailleurs par une liberté textuelle remarquable- dans quel sens cette écriture présente une révolution et devient un espace de négociation entre aspiration à la liberté et reconnaissance amère de la réalité environnante ? Il convient ainsi d'explorer la sexualité comme moteur identitaire et comme terrain de transgression, La subversion n'est certes pas totale, mais elle permet un dévoilement intime qui fait vaciller l'autorité patriarcale. Le personnage féminin dans les écrits d'El Khayat, entre coercition familiale et rigidité sociale, se retrouve rapidement prise au piège de normes qui freinent son épanouissement, on essaie alors de répondre à la question suivante : dans quelle mesure le

corps et la sexualité sont appréhendés comme une construction continuée, évolutive et constitutive du processus identitaire des personnages féminins de Ghita El Khayat?

2 RESULTAS ET DISCUSSIONS :

2-1 L'ECRITURE DU CORPS FEMININ : OUTIL DE LIBERATION ET D'AUTONOMIE

La narratrice de *La liaison* affirme : « Emportée par la marée de cette intromission, je sus irrévocablement qu'une aventure du corps à corps se produirait entre nous. » [1] Tywaline exprime d'emblée la force irrésistible du désir qui l'enveloppe et la dirige vers son amant en décrivant une puissance dévastatrice de son sentiment amoureux et annonce la révolution intérieure qui va bouleverser son quotidien. En fait, la représentation de l'amour est associée à un emportement submergeant, ce qui reflète la tension entre l'attrait du plaisir et la conscience du caractère transgressif de cette passion dans un environnement traditionnel. Plus loin, l'auteure décrit une scène charnelle : « Il me prit dans toutes les postures de sa fantaisie. Je suivais avec un talent de moi inconnu. C'était un moment d'une intensité divine. Comme on prie dans les temples là-bas... » [2] Ici, la narration opère une sacralisation du désir. Le rapprochement avec la prière et la référence à des statues érotiques d'Asie montrent une volonté de spiritualiser l'acte sexuel. Par conséquent, l'amour n'est plus uniquement un péché ou un tabou, mais devient un lien mystique. Ce déplacement lexical, qui associe l'érotisme à des divinités, met en lumière la découverte d'une féminité exaltée, affranchie des carcans moraux et religieusement imposés.

Lorsque la narratrice parvient « à l'assurance la plus triomphale de la féminité » [3] on assiste à un changement de paradigme. Le sentiment de culpabilité, si souvent associé à la sexualité féminine, s'efface au profit d'une exaltation de la confiance en soi. Il s'agit d'un moment clé dans le roman, car il illustre comment l'appropriation du plaisir sexuel devient le moteur d'une affirmation identitaire. Ainsi, l'écriture du corps se révèle un outil d'autonomie, ce qui rejoint l'idée de Bourdieu en la subvertissant : le corps n'est plus seulement « parlé » par les autres, il commence à « parler » pour lui-même. Néanmoins, la réalité sociale et culturelle refait surface lorsque la narratrice confesse : « Moi, j'avais beau avoir franchi toutes les étapes de l'amour, du corps, de l'alcôve, de la libération avec lui, il m'était encore parfois difficile d'obéir à ses ordres » [4] Cette déclaration met en évidence les rapports de pouvoir persistants. De plus, elle souligne la difficulté de se départir totalement d'une éducation patriarcale. Ainsi, même si la narratrice a exploré de manière presque absolue son désir, elle demeure prisonnière d'un schéma où la volonté de l'homme domine. Au-delà de la dynamique amoureuse, cette tension reflète la condition féminine dans une société marocaine encore marquée par de fortes hiérarchies de genre et souligne que la liberté sexuelle ne se traduit pas automatiquement en émancipation sociale.

L'écriture du corps a une dimension subversive : « parler de son corps, de son désir, constitue donc pour la femme écrivain, en particulier africaine, un acte d'audace. » [5] Cette déclaration souligne l'acte de transgression que représente l'écriture du désir féminin, surtout dans des sociétés où la parole féminine sur le corps reste taboue. Dans *La Liaison*, la narratrice décrit sans ambages ses émois amoureux et ses sensations charnelles. Par exemple, lorsqu'elle évoque la « marée » du désir [6], elle aborde frontalement la jouissance féminine. Un tel vocabulaire, marqué par l'abandon et la force irrésistible, témoigne d'une volonté d'outrepasser les normes patriarcales qui voudraient confiner la femme dans la pudeur et la discrétion.

Dans *Les Arabes riches de Marbella*, l'héroïne Kholjane fait face à un autre type d'oppression : elle observe le comportement « prédateur » de certains hommes fortunés, qui réduisent les femmes à un objet de conquête. Le fait même de mettre en scène ce phénomène de prédation et de le dénoncer dans le texte fait écho à l'idée d'« acte d'audace » : El Khayat brise ainsi le silence en décrivant publiquement des pratiques habituellement tues ou minimisées. Toutefois, la dimension subversive peut aussi trouver ses limites dans la mesure où l'auteure, tout en décrivant la sexualité féminine, montre à quel point elle demeure sous le joug masculin. Par conséquent, la parole libérée n'abolit pas immédiatement les rapports de pouvoir, mais les expose avec force pour mieux les remettre en question : « Si l'écriture féminine apparaît neuve et révolutionnaire, c'est dans la mesure où elle est écriture du corps féminin, par la femme elle-même. » [7] La réflexion de Béatrice Didier met en lumière le caractère « neuf » et « révolutionnaire » de l'écriture féminine centrée sur le corps. Dans l'univers de Ghita El Khayat, cette nouveauté se perçoit au travers de la description de la jouissance féminine comme expérience spirituelle et charnelle, notamment quand la narratrice de *La Liaison* compare ses étreintes à une prière quasi mystique [8] Loin d'une simple provocation, cette « écriture du corps » devient un champ d'expérimentation littéraire qui conjugue la sacralisation du désir et la réappropriation d'une corporalité longtemps réprimée. Dans *Les Arabes riches de Marbella*, on retrouve cette idée chez Kholjane, qui, par son regard critique sur les hommes de son entourage, réécrit son propre corps non plus comme instrument de contrainte, mais comme espace de questionnement identitaire. Ainsi, la théorie de Béatrice Didier s'accorde bien avec la démarche d'El Khayat : l'écriture féminine, lorsqu'elle s'ancre dans la mise en mots du corps vécu de l'intérieur, fait advenir un récit inédit, en rupture avec le discours patriarcal. Cependant, on constate que cette « révolution » demeure partielle, car dans les deux romans, l'héroïne se heurte inévitablement aux réalités socio-culturelles, montrant que l'acte d'écrire ne suffit pas, à lui seul, à renverser les structures oppressives : « Le challenge est de lire le corps féminin comme un texte social à déchiffrer

dans un contexte postcolonial marqué par la dictature, le néocolonialisme, les problèmes de genre et l'émergence de comportements sexuels naguère interdits et tabous. » [9]

Nathalie Etoke insiste sur l'importance de replacer l'écriture du corps dans un contexte plus large, caractérisé par des héritages historiques et politiques complexes. Les romans de Ghita El Khayat, en particulier *Les Arabes riches de Marbella*, se déroulent dans un univers où les rapports de domination ne relèvent pas uniquement du patriarcat : ils sont aussi influencés par la hiérarchie coloniale, les disparités économiques et le poids des traditions. Kholjane, par exemple, est confrontée à des oncles et des figures familiales « séniles » et despotiques, tout autant qu'aux attitudes de ces hommes riches persuadés de leur supériorité « Dyal-Rjal ». Le corps féminin y cristallise toutes les tensions. De la même manière, *La Liaison* suggère que l'émancipation sexuelle de la narratrice n'est jamais acquise : elle se heurte aux normes traditionnelles, au contrôle familial et au regard social. En ce sens, la proposition d'Etoke est particulièrement éclairante pour comprendre que la sexualité féminine décrite dans les romans ne se réduit pas à un simple acte individuel, mais reflète un réseau de contraintes et d'aspirations liées à l'histoire postcoloniale et aux rapports de genre : « L'écriture des femmes ? Plus près du corps ? Trop ? Recherches fiévreuses ou réfléchies de notre identité, de notre différence. » [10] Cette interrogation révèle le soupçon souvent associé à l'écriture féminine : serait-elle « trop » centrée sur le corps ? Chez Ghita El Khayat, cette mise en avant du corps peut effectivement sembler envahissante, tant les passages consacrés à la sexualité sont nombreux et détaillés. Toutefois, il ne s'agit pas d'un simple procédé de séduction littéraire. Au contraire, El Khayat montre que c'est précisément par la réappropriation du corps que l'héroïne peut formuler ses « recherches fiévreuses » de soi. Dans *La Liaison*, la narratrice passe par une longue exploration sensorielle pour reconstruire son identité en tant que femme marocaine, habitée par la tension entre tradition et modernité. On se souvient, par exemple, de son sentiment de renaissance lorsqu'elle exprime « la plus triomphale assurance de la féminité. » L'écriture du corps n'apparaît donc pas excessive, mais nécessaire pour rompre avec les codes narratifs qui minimisent ou censurent la parole féminine sur le désir : « Alors que l'écrivain masculin s'arroge la prérogative de parler du corps et du désir, pour la femme maghrébine et subsaharienne parler de son corps et de ses désirs constitue un acte d'audace. Dès lors l'écriture du corps chez les romancières maghrébines et subsahariennes s'est inscrite dans une dynamique de subversion au niveau social, littéraire mais aussi politique. » [11] Cet extrait recoupe les idées précédentes, tout en insistant sur la portée sociale et politique de l'écriture du corps. Dans *La Liaison*, l'audace est palpable : la narratrice revendique sa passion et décrit des scènes érotiques avec une précision rarement permise aux femmes dans la littérature maghrébine traditionnelle. Elle subvertit alors le monopole masculin du récit de la sexualité. Le même mouvement s'observe dans *Les Arabes riches de Marbella*, où Kholjane, bien que prisonnière d'un cadre patriarcal, finit par exposer les failles et les contradictions de ce système. Ainsi, quand elle dénonce l'attitude hypocrite des hommes 'pieux la nuit et débauchés le jour', elle pratique une forme de contestation politique (au sens large du terme) en refusant de se taire. Néanmoins, cette subversion connaît aussi des limites : l'une et l'autre héroïne n'ont pas toujours la possibilité de transformer leur écriture ou leurs paroles en réelles conquêtes de liberté. On observe que l'espace du roman leur permet d'exprimer leur subjectivité, mais ne renverse pas d'emblée les rapports de force concrets : « Et c'est l'écriture, cet ultime espace de la voix(e) féminine qui va forcément permettre l'émergence et l'épanouissement du sujet féminin. Avec l'écriture, la femme a le pouvoir de se réapproprier le corps dont la confiscation n'a que trop duré. Le corps est dès lors texte à recréer, à offrir aux femmes opprimées. » [12]

La réflexion d'Aïcha Sidi Yacoub met l'accent sur le pouvoir libérateur de la création littéraire. Dans les deux romans de Ghita El Khayat, la présence d'une narratrice forte, qui construit son récit à la première personne, illustre parfaitement cette réappropriation : la narratrice de *La Liaison* s'affirme dans sa féminité, sa sensualité et sa quête d'indépendance, tandis que Kholjane, dans *Les Arabes riches de Marbella*, déconstruit l'image de la femme marocaine soumise et passive. Les deux héroïnes passent par des épreuves qui révèlent leur aliénation, mais c'est précisément en les nommant, en les décrivant que s'amorce un processus d'émancipation. Il subsiste toutefois une ambiguïté : la parole de ces femmes reste, en partie, fictionnelle. Si l'on suit Sidi Yacoub, cet acte scripturaire peut malgré tout nourrir la conscience collective et offrir un modèle de résistance à d'autres lectrices, même si la transformation sociale n'est pas immédiate.

Le désir d'inscrire la thématique du corps devient alors : « par moment devoir, obligation d'intégrer dans le champ des études littéraires une perspective anthropologique qui n'épuise pas la complexité de la réflexion sur le corps dans le texte, mais qui a pour simple objectif de le compléter et de lui donner une articulation dans le discours social. » [13]

Le passage d'Isaïe Bazié met l'accent sur la notion de « devoir » ou d'« obligation » d'intégrer le corps comme objet d'analyse, en indiquant que l'approche anthropologique ne saurait, à elle seule, en épuiser la complexité. Les œuvres de Ghita El Khayat rendent palpable cette idée : d'une part, les contextes marocains qu'elle dépeint (la pression familiale, les normes patriarcales, le poids de la religion) invitent à une lecture anthropologique où l'on peut étudier la façon dont la société exerce un contrôle sur le corps féminin. D'autre part, l'expérience sensorielle et intime des héroïnes dépasse le seul cadre social pour investir l'espace de la subjectivité. Dans *Les Arabes riches de Marbella*, Kholjane se confronte à une famille oppressive et à des

hommes riches qui érigent leur désir en loi. L'aspect anthropologique permet de situer cette oppression dans un système de valeurs dominé par le patriarcat, mais la complexité des sentiments de Kholjane, sa perception intime de l'injustice, nécessitent également une approche plus littéraire, tournée vers ses ressentis profonds. De même, dans *La Liaison*, l'écriture s'attache à dépeindre une sexualité féminine à la fois conditionnée par les règles sociales et vécue de l'intérieur, comme un élan vital. La prise en compte de ces deux dimensions (sociale et personnelle) illustre parfaitement le propos de Bazié, selon lequel l'analyse « ne cesse de traverser le discours social » tout en laissant place à la singularité du désir : « La présence de la personne et du sujet impose inmanquablement la présence du corps dans le texte. Et il est bien évident que c'est peut-être le seul point sur lequel la spécificité soit absolument incontestable, absolue. Si l'écriture féminine apparaît comme neuve et révolutionnaire, c'est dans la mesure où elle est écrite sur corps féminin, par la femme elle-même. On assiste alors à un renversement : ce n'est plus décrire mais exprimer son corps, senti, si l'on peut dire de l'intérieur : toute une foule de sensations jusque-là un peu indistinctes interviennent dans le texte et se répondent. Au vague de rêveries indéterminées se substitue la richesse foisonnante de sensations multiples. » [14]

Béatrice Didier, quant à elle, insiste sur la spécificité de l'« écriture féminine » dès lors qu'elle s'appuie sur la présence physique de la femme : « Si l'écriture féminine apparaît comme neuve et révolutionnaire, c'est dans la mesure où elle est écrite sur corps féminin, par la femme elle-même. » [15] Cette perspective se vérifie dans *La Liaison*, où la narratrice, elle-même femme, décrit avec minutie les sensations corporelles de l'étreinte, tout en les associant à un sentiment de transcendance. Les passages qui font allusion à la prière [16] (ou encore au « moment d'une intensité divine » traduisent bien cette volonté d'explorer le corps « senti de l'intérieur. » La narratrice n'hésite pas à détailler les postures, l'alchimie des sens et le bouleversement psychique que provoque la relation charnelle. Il ne s'agit pas uniquement de « décrire » le corps, mais véritablement de le « faire parler », selon les termes de Didier. Par ailleurs, chez Kholjane dans *Les Arabes riches de Marbella*, on observe également une mise en scène des pressions subies (famille, cercles sociaux, traditions), mais cette fois rapportées à la perception qu'elle a d'elle-même, de sa sensualité, de sa liberté de femme ; un angle caractéristique d'une écriture qui puise sa force dans l'expérience sensible du corps : « Dans l'écriture, les femmes traduisent leur nouvelle expérience d'un langage qui ne cesse de traverser leur corps. » [17] Irma Garcia, pour sa part, met l'accent sur le langage qui « ne cesse de traverser » le corps féminin, au point que « la nature linguistique devient chair linguistique ». Cette formulation s'accorde parfaitement avec l'idée d'une écriture féminine qui donnerait à ressentir, dans la texture même du texte, la présence corporelle de l'auteure/narratrice. Chez Ghita El Khayat, de multiples indices lexicalisés (métaphores organiques, termes liés aux sensations, descriptions d'odeurs, d'humidité, de respirations) offrent à la lecture une dimension presque tactile. Dans *La Liaison*, la narratrice souligne volontiers les effets de la voix, de la peau, du mouvement, comme si le texte devenait le prolongement d'une intériorité incarnée : « Tout se passe comme si la nature linguistique devenait chair linguistique en passant par le fin tamis du corps des femmes. C'est cette différence que laissent entendre les textes féminins. » [18] Cette « chair linguistique » permet de contrer l'objectification courante du corps féminin : la femme n'est plus décrite par un regard extérieur (souvent masculin), mais se décrit elle-même, de l'intérieur, faisant de son expérience corporelle un langage nouveau. On peut établir un parallèle avec *Les Arabes riches de Marbella*, où Kholjane, malgré l'étouffement familial, se réapproprie peu à peu son récit, exposant à la fois les injures quotidiennes du patriarcat et l'intense subjectivité de son vécu. Ainsi, l'aspect subversif de l'écriture réside dans la façon dont la narration intègre la sensorialité féminine comme moyen de prise de parole et de résistance.

Dans *La Liaison* et *Les Arabes riches de Marbella* de Ghita El Khayat, l'écriture du corps revêt une fonction libératrice qui résonne particulièrement avec la réflexion d'Hélène Cixous : « En s'écrivant, la femme fera retour à ce corps qu'on lui a plus que confisqué, dont on a fait l'inquiétant étranger dans la place, le malade ou le mort, et qui souvent est le mauvais compagnon, cause et lieu des inhibitions. A censurer le corps on censure du même coup le souffle, la parole. Ecris-toi : il faut que ton corps se fasse entendre. Alors jailliront les immenses ressources de l'inconscient. Notre naphte, il va répandre, sans dollars or ou noir, sur le monde, des valeurs non cotées qui changeront les règles du jeu. » [19]

Dans ces romans, l'héroïne se confronte en effet à un univers patriarcal où le corps féminin est étroitement contrôlé. Or, comme le propose Cixous « il faut que ton corps se fasse entendre » pour El Khayat, cette injonction se matérialise dans des récits où la parole féminine se réapproprie la chair et la sensualité, portant au grand jour les désirs et les frustrations trop longtemps contenus. Dans *La Liaison*, la narratrice s'abandonne à la passion et questionne la pudeur héritée de l'éducation traditionnelle, tandis que dans *Les Arabes riches de Marbella*, Kholjane relate avec lucidité les pressions familiales et sociales qui musellent la parole des femmes.

À la lumière de Cixous, ce mouvement d'« écriture du corps » apparaît comme un acte subversif : en exposant sans détour le vécu charnel et émotionnel de la narratrice Tywaline, El Khayat libère les « immenses ressources de l'inconscient » dont parle la théoricienne. Parallèlement, on retrouve dans ces pages l'idée développée par Sanae Ghouati, selon laquelle la littérature a le pouvoir de « donner la parole au corps » par des voies détournées : « La littérature a le pouvoir de lui (le corps)

donner la parole par des voies détournées car elle est le lieu où les limites, les contraintes et les silences ne sont pas de mise, où la liberté de l'écrivain a enfin le pouvoir de dire un corps totalement réconcilié avec lui, avec l'autre et avec le monde. L'œuvre littéraire, quand elle est puissante, transforme le corps en texte grâce à la fiction et à la fonction imaginative. Elle donne existence au corps au-delà même de son évocation. » [20]

2-2 L'esthétique du sexe comme nouvel espace ou prolongement des revendications féministes

La sexualité, envisagée comme un ensemble de pratiques, d'interactions, d'émotions et de représentations, constitue un processus identitaire continu et évolutif. Dans le roman *La liaison*, la narratrice voit son désir se métamorphoser en un terrain d'exploration de soi, soulignant la puissance transformatrice de l'acte sexuel. Ce dernier revêt alors une dimension transgressive : à travers une écriture flirtant avec l'érotisme, *La Liaison* rebat les cartes des rapports de force et dénonce les normes patriarcales. L'intimité devient un champ de résistances et de ruptures, où la narratrice tente de renverser l'ordre établi en assumant son désir.

Le récit de Ghita El Khayat se trouve ainsi parsemé d'éléments hétéroclites relatifs au sexe : l'héroïne « Tywaline » est portée par une ferveur sensuelle et érotique. Cette ferveur découle du foisonnement, dans ses paroles, d'un vocabulaire sexuel lié à une quête insatiable de plaisir. Progressivement, cette démarche littéraire dévoile une femme consciente de la force subversive de son désir et décidée à se départir du carcan moral imposé par la société. Ainsi, *La Liaison* illustre la manière dont la sexualité, dans son acception la plus large, peut devenir un levier de libération et de revalorisation de l'identité féminine.

Dans *La Liaison*, Ghita El Khayat dépeint une narratrice qui, selon les propos de l'auteure lors de la présentation du roman à la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc (21 octobre 2011), aspire à vivre pleinement sa féminité au sein d'une société « conservatrice » et répressive envers la sexualité. [21] Ce désir se heurte à une profonde ambivalence incarnée par l'amant : d'un côté, il se présente comme un « libérateur » permettant à l'héroïne de découvrir la puissance du désir et la jouissance qui lui était longtemps refusée, de l'autre, il manifeste un comportement marqué par la domination masculine et l'égoïsme, voire la violence. Les citations du roman illustrent cette dualité.

En effet, la narratrice s'engage dans une relation dont elle attend qu'elle comble un vide profond. Or, elle se heurte rapidement à l'égoïsme de l'amant, « homme, amoureux, indisponible » qui ne se rend pas compte de la fragilité affective de sa partenaire. Cette situation témoigne de la difficulté pour la narratrice à trouver un équilibre entre la quête de plaisir et la reconnaissance de soi, tant elle traîne un « déficit large comme les déserts ». Le désir, chargé d'espoir, se confronte à la réalité d'une domination masculine qui ne laisse guère de place à son épanouissement : « Je m'étais précipitée à faire l'amour avec lui pour deux raisons [...] (la seconde raison) a été que je souffrais d'un manque intégral. Il n'avait vraisemblablement pas voulu servir d'homme amoureux disponible pour éponger mon déficit large comme les déserts les plus reculés du monde. » [22]

Dans cet extrait, la narratrice évoque la « précipitation » avec laquelle elle s'engage dans la relation sexuelle. Elle reconnaît l'existence d'une carence affective, qu'elle qualifie de « manque intégral », et qu'elle espérait combler par la présence de l'amant. On perçoit dès lors la vulnérabilité de la narratrice, pour qui l'acte charnel devient une tentative de réparation d'un sentiment de vide. Cependant, elle constate rapidement que l'homme « n'avait vraisemblablement pas voulu servir d'amoureux disponible pour éponger ce déficit », ce qui accentue le décalage entre son désir d'être comblée et l'attitude distanciée de son partenaire. Le déséquilibre affectif s'enracine alors dans une tension : la narratrice cherche l'épanouissement et l'amour, tandis que l'homme se montre tantôt aimant, tantôt égoïste.

El Khayat donne voix à une narratrice qui oscille entre rejet viscéral de la sexualité et besoin incontrôlable d'assouvir un désir resté trop longtemps réprimé. « Je refuse de toute mon énergie la sexualité. Mais il sommeillait au fond de mon ventre, de mes fantasmes et de mes replis, un lourd besoin de ses banquets. La rigueur des femmes et des hommes qui m'éduquèrent me mirent dans le corps d'un pantin ou même d'un épouvantail, personnages bourrés de son, de paille ou de vieux tissus, leurs convictions. Je n'avais jamais songé à me rebeller. Ils avaient très bien réussi à dompter ce que Dieu m'avait octroyé qu'en force de désir et clés pour y accéder. » [23] La narratrice témoigne d'abord d'une défiance envers la sexualité, considérée comme un péril auquel elle ne veut pas s'exposer. Toutefois, elle reconnaît un besoin enfoui et irrépressible, comparé à un « banquet » qui nourrit simultanément le corps et l'âme. Elle révèle ensuite les raisons de ce rejet : « La rigueur des femmes et des hommes qui m'éduquèrent me mirent dans le corps d'un pantin... » Cette métaphore du pantin ou de l'épouvantail met en évidence la manière dont l'éducation traditionnelle a réprimé son désir, la privant d'une autonomie sur son propre corps. La narratrice souligne qu'elle n'avait « jamais songé à se rebeller », ce qui montre la force de l'intériorisation des normes patriarcales. Pourtant, la métaphore du « lourd besoin de ses banquets » suggère qu'un élan intérieur, profondément humain, finit par se manifester malgré les interdictions. « J'ai l'impression que je ne pourrai pas vivre cette plénitude avec un autre, jamais. Cependant ces émotions et ces convictions ne sont qu'un leurre. Rien de tout cela existe dans le partage. Je suis devenue femme grâce à ma sincérité et à ma volonté les îles de ma féminité. Il est échoué sur mes récifs et je le crois dans ma couche étendue. Il n'en est rien. Il est le naufragé de ses infirmités et de son incapacité à se donner corps et âme. » [24]

Cet extrait met en scène le paradoxe qu'éprouve la narratrice : d'un côté, elle est persuadée qu'aucun autre homme ne saura lui procurer la même intensité, de l'autre, elle s'aperçoit que l'amant, loin d'être le partenaire idéal, demeure « naufragé » de ses propres failles. Ce passage traduit à la fois la puissance du désir et la douloureuse lucidité de la narratrice face à l'incomplétude masculine. En effet, elle attribue à l'homme une « incapacité à se donner corps et âme » renvoyant à un blocage psychologique ou culturel. Elle-même reconnaît avoir « gagné sa féminité grâce à (sa) sincérité et (sa) volonté », soulignant ainsi une construction identitaire essentiellement endogène. La narratrice se rend compte que son émancipation réside moins dans la rencontre avec l'homme que dans sa propre démarche sincère.

Ces passages illustrent l'ambivalence d'une relation amoureuse où l'homme, figure supposée « providentielle » ou « libératrice » se révèle tour à tour émancipateur et oppresseur. Il accompagne la narratrice dans sa découverte du désir tout en reproduisant des schémas de domination, ce qui rejoint l'analyse de Jean Zaganaris sur « l'ambivalence des masculinités » dans la littérature marocaine. La protagoniste oscille entre l'euphorie de la passion et la prise de conscience d'un déséquilibre affectif, tout en étant freinée par l'éducation reçue et les normes restrictives de sa société. La dimension subversive de *La Liaison* tient alors à la façon dont la narratrice parvient à verbaliser et à remettre en cause ses frustrations sexuelles, même si elle reste en partie confrontée à une domination masculine profondément ancrée.

Dans *La Liaison*, Ghita El Khayat confronte sa narratrice à l'épineuse question de la domination dans la relation amoureuse : « Comment une femme peut-elle tirer plaisir de ce qu'un homme lui imprime sa dominance ? Les femmes les plus récalcitrantes ne sont-elles pas les plus féminines ? Et quelle femme suis-je à vibrer sous un homme capable de manifester avec une telle férocité sa prééminence sur moi ? » [25] Ces interrogations traduisent l'ambivalence du désir féminin lorsqu'il se déploie dans un contexte où les rapports de pouvoir restent fortement dissymétriques. D'un côté, la narratrice se demande si elle n'est pas moins « féminine » pour céder à l'attraction d'un homme « féroce » ; de l'autre, elle reconnaît la place considérable que peut occuper ce rapport de force dans la jouissance amoureuse. La réflexion de Michel Foucault, pour qui : « La sexualité n'est pas un élément sourd, mais un de ceux, plutôt, qui est doté de la plus grande instrumentalité : utilisable pour le plus grand nombre de manœuvres, et pouvant servir d'appui, de charnière aux stratégies les plus variées. » [26]

Éclaire la dynamique du rapport du pouvoir dans le roman. En fait, la sexualité peut être mobilisée au service de stratégies de pouvoir variées, et dans *La Liaison*, on observe clairement comment l'amant, par sa supériorité machiste, exerce une forme de contrôle sur la narratrice, tout en lui procurant un plaisir inédit. Cette contradiction interne renvoie à la tension que soulève Jean-Christophe Delmeule lorsqu'il affirme que : « La sexualité n'est pas structurée comme un langage, elle est langage. Nouée entre l'intime et le politique elle devient le cœur à la fois présent et absent de la pensée. Elle ne se confine pas au corps, mais elle défie en lui les expressions de l'ultime. » [27] Au-delà du corps, c'est l'identité même qui se trouve mise en jeu dans un acte où dominance et consentement s'entremêlent subtilement.

Dans le roman de Ghita El Khayat, on retrouve une dualité poignante : la narratrice découvre une jouissance libératrice, tout en ressentant le poids d'une domination masculine enracinée dans les normes patriarcales. L'épisode où elle se sent paradoxalement attirée par la « férocité » de l'amant illustre le caractère ambivalent de la sexualité, à la fois voie d'épanouissement et champ de manœuvres pour la domination. Ainsi, le texte met en évidence le caractère polymorphe de la sexualité, capable de devenir un outil de contrôle tout en restant pour la femme un espace de possible émancipation.

El Khayat met en scène une narratrice qui, malgré un environnement fortement imprégné de tabous culturels, revendique son droit au plaisir et à la libre expression de son désir. Cette revendication s'inscrit dans un contexte maghrébin où l'héritage socioculturel associe fréquemment la sexualité féminine à la ruse (fitna) et à la tentation, comme le souligne Naamane-Guessous : « L'idée que la femme peut, en suscitant le désir, exercer un pouvoir désastreux sur un homme, si puissant soit-il, est profondément ancrée dans les esprits et associe la féminité à l'image de Iblis, Satan : la femme est rusée. » [28]

Dans l'univers traditionnel évoqué, la femme est suspectée de posséder un « pouvoir sexuel maléfique » et fait l'objet d'un contrôle renforcé, justifié par la volonté de contenir sa prétendue « puissance active ». De plus, Bouhdiba constate que, même si la femme est perçue comme dangereuse pour l'homme, ce dernier ne peut s'en passer : « La femme incarne la ruse et la tentation (fitna) dans la pensée arabe, pourtant 'les hommes ne sauraient donc se passer des femmes et s'exposent ainsi à leur artifices' » [29]

Au fil du roman de Ghita El Khayat, cette tension s'incarne dans la relation ambivalente de la narratrice avec son amant : d'un côté, il la libère de ses frustrations ; de l'autre, il la domine, suivant un schéma où la crainte masculine de la « force féminine » se traduit par une volonté de contrôle. Cette ambivalence renvoie à ce que Ben Ameur-Darmouni appelle la « drôle de guerre des sexes », où la sexualité féminine est « plus sanctionnée » parce qu'elle est « considérée comme puissante et active ». C'est précisément pour neutraliser ce potentiel subversif que la société maghrébine met en place nombre d'interdits

visant à « départir la femme de cette puissance active » : « La sexualité féminine est plus sanctionnée car elle est considérée comme puissante et active face à la faiblesse masculine. Les restrictions furent prescrites pour départir la femme de cette puissance active, souvent assimilée à des pratiques de Cheitan, des pratiques sataniques. » [30]

Dans ce contexte, la démarche de Ghita El Khayat acquiert une portée pionnière, qu'illustre Sanae Ghouati lorsqu'elle note que : « *La Liaison* peut être considéré comme l'un des premiers romans qui brisent le tabou de la sexualité féminine par le récit déjà d'une relation libre motivé par la recherche de plaisir charnel dans toute sa plénitude. » [31]

La narratrice ose décrire, avec un souci de détail parfois inédit en littérature marocaine, une relation érotique librement consentie et motivée par la recherche du plaisir charnel. Ce faisant, elle s'inscrit dans la lignée d'autres écrivaines maghrébines qui, malgré l'hostilité d'un environnement « conservateur », se sont attachées à mettre en récit la puissance du désir féminin. Cette transgression scripturaire contribue à déplacer le regard porté sur les femmes, en montrant que, loin d'être passives ou manipulatrices, elles peuvent au contraire revendiquer un érotisme assumé et se réapproprier un corps trop longtemps censuré.

L'idée d'un « corps sans fin, sans "bout" » avancée par Hélène Cixous [32] éclaire la démarche d'El Khayat, qui offre à sa protagoniste une écriture du désir échappant aux cadres normatifs. Le concept de « se désapproprier sans calcul » évoque la façon dont la narratrice s'abandonne à une passion affranchie des tabous, tout en faisant l'expérience d'une « libido cosmique ». Chez El Khayat, cette plongée dans l'intime traduit précisément ce que Cixous appelle « écriture féminine » : un style où l'exploration intérieure prime, où le corps et l'inconscient s'enchevêtrent pour remettre en question l'horizon étroit imposé par la culture patriarcale. Dès lors, on perçoit dans *La Liaison* une dynamique de déconstruction des stéréotypes : la femme y apparaît non plus comme un être maléfique doté d'un pouvoir sexuel monstrueux, mais comme un sujet désireux de se réapproprier son corps et sa parole, en quête d'une liberté que la société tente de lui dénier.

Dans *La Liaison*, L'écriture de la sexualité s'avère une démarche de subversion textuelle qui rejoint l'observation de Barbara Godard : « Mais il serait plus exact de dire que la nouvelle écriture au féminin [...] vise à une « subversion textuelle » en transgressant l'ordre logique et chronologique et en ayant recours au brouillage des limites entre le rêve et le réel, à l'hallucination et à un désordre voulu, libérateur. » [33] En effet, El Khayat dans sa narration oscillant entre souvenirs et désirs, rêve et réalité, met en scène une temporalité volontairement éclatée, marquée par des sauts narratifs et des digressions qui renvoient à un « désordre libérateur ». Cette fragmentation du récit, qui brouille les repères du lecteur, contribue à instaurer une atmosphère d'hallucination et d'hypersensibilité, au cœur même de la découverte de soi.

Agnès Giard évoque, quant à elle, la nature transgressive de la sexualité, indispensable pour qu'elle conserve un pouvoir d'excitation : « La sexualité est toujours transgressive, sinon elle ne serait pas excitante. » [34] Cette idée éclaire la manière dont El Khayat décrit les rencontres amoureuses : chaque étreinte, chaque évocation du désir repousse les bornes de la bienséance, confrontant la narratrice à l'interdit. Dans ce cadre, la sexualité ne se réduit pas à un échange de sensations ; elle devient le lieu d'une écriture que la société elle-même juge « trop avancée » ou « trop osée » pour une femme. Ce faisant, l'auteure souligne la force transformatrice de l'acte amoureux, et, dans la foulée, conteste l'ordre social qui considère la sexualité féminine comme taboue. Par ailleurs, El Khayat fait preuve d'un « style minimaliste », tel que l'entend Alain Roy : « Le style minimaliste est fait d'un vocabulaire simple, de phrases courtes, d'une syntaxe peu compliquée. Le langage figuratif ou métaphorique y est presque absent. Les scènes sont juxtaposées sans transition. La narration, qui s'en tient à ce qui est perceptible par les sens, pourrait être qualifiée de phénoménologique. Les actions, la mise en scène, les descriptions sont réduites au maximum. Il y a peu ou pas d'analyse psychologique. » [35]

En effet, dans *La Liaison*, la concision sert à intensifier l'impact des scènes érotiques et des réflexions intimes de la narratrice. Les phrases, parfois elliptiques, se succèdent sans transitions développées, juxtaposant expériences sensorielles et fragments de pensées. Cette économie de moyens narratifs renforce la dimension phénoménologique du texte : le lecteur est plongé dans le « ici et maintenant » du désir, ressentant la force des pulsions et des conflits internes plutôt que de longs développements introspectifs. Le résultat est un effet de proximité, voire de tension immédiate, qui fait écho au principe même de la subversion : dire beaucoup en peu de mots, affirmer la puissance du désir tout en ébranlant les codes habituels du récit.

Dans *La Liaison*, tout comme dans l'ensemble de la littérature féminine maghrébine, l'acte d'écrire s'avère éminemment subversif pour les femmes, à l'image de ce qu'affirme B. Slama : « Pour une femme, écrire a toujours été subversif : elle sort ainsi de la condition qui lui est faite et entre comme par effraction dans un domaine qui lui est interdit. » [36]

À travers la mise en récit de son corps et de son désir, l'héroïne de Ghita El Khayat brise de nombreux interdits sociaux et culturels, occupant un espace littéraire et discursif qui lui était traditionnellement fermé. Cette démarche rejoint l'héritage pionnier de Fatima Mernissi, Dès *Beyond the Veil*, l'une des premières études avant-gardistes sur la sexualité féminine dans les sociétés musulmanes. Mernissi mobilisait le 'concept durkheimien d'anomie' pour analyser à la fois la subordination

juridique et légale des femmes et la possibilité de transformations dans une société « authentiquement moderne ». [37] Dans *La Liaison*, Ghita El Khayat s'inscrit dans cette lignée en dévoilant sans détour les rapports de pouvoir et de domination qui pèsent sur la sexualité féminine, tout en laissant entrevoir une possible émancipation au sein du cadre culturel marocain.

Par ailleurs, Evelyne Wilwerth rappelle qu'« écrire pour exister, se donner une identité » [38] est l'un des fils conducteurs de la création féminine. Dans le roman de Ghita El Khayat, la narratrice affirme sa subjectivité à travers les mots : en rompant avec le silence imposé, elle se réapproprie un corps et une parole qui étaient jusque-là niés ou contrôlés. Ainsi, l'écriture devient une voie d'affirmation pour la femme, une manière de « sortir du non-être de (sa) condition » [39], et de pénétrer, à travers la fiction, un espace vital de résistance contre les injonctions patriarcales. C'est cette dimension à la fois littéraire et sociopolitique qui donne à l'œuvre de Ghita El Khayat sa force transgressive, tout en prolongeant le sillage ouvert par des penseuses comme Mernissi.

En somme, *La Liaison* met en lumière la dimension hautement subversive de la sexualité féminine, faisant écho aux principales revendications du féminisme dans l'aire maghrébine. Loin de se cantonner à une simple intrigue sentimentale, le roman de Ghita El Khayat investit la sphère intime pour ébranler l'ordre social. La narratrice, aux prises avec des injonctions patriarcales enracinées, découvre dans la relation charnelle un espace de possible émancipation : elle s'affirme en tant que femme désireuse de choisir sa destinée, son amant et son plaisir.

3 CONCLUSION

Dans les romans de Ghita El Khayat, l'évocation de scènes érotiques, le recours à des métaphores sensorielles ou encore l'insistance sur les réactions physiques traduisent cette « liberté de l'écrivain » qui permet de dépasser les « limites, contraintes et silences ». Ainsi, lorsque la narratrice de *La Liaison* affirme sa féminité dans l'acte sexuel, elle fait émerger un discours non conformiste face aux injonctions religieuses ou familiales. De même, Kholjane, dans *Les Arabes riches de Marbella*, dépeint de façon crue les us hypocrites de son entourage, révélant un corps vécu non plus comme « inquiétant étranger » mais comme lieu de résistance contre une société marquée par la domination masculine. L'écriture féminine chez Ghita El Khayat explore le rapport de la femme au plaisir corporel et au désir physique dans une quête d'extase et de compréhension de soi à travers le dévoilement de son univers intérieur et l'exploration de sa propre identité. Une écriture qui met au clair l'évolution identitaire féminine qui se heurte à des coercitions familiales et sociales empêchant tout épanouissement affectif et renforçant ainsi l'injustice sociale. La sexualité constitue un élément essentiel de l'esthétique transgressive spécialement dans le roman *La liaison*, il s'agit d'explorer le corps et la sexualité comme moteurs identitaires et comme terrains de transgression. L'œuvre de Ghita El Khayat s'inscrit dans une lignée d'écritures féminines où l'ambition de libération passe par la revendication d'un désir pleinement assumé.

4 REFERENCES

- [1] EL KHAYAT, Ghita, *La liaison*, Ed. Aïni Bennaï, Casablanca, 2002, p. 50
- [2] *ibid.* p. 49
- [3] *ibid.* p. 59
- [4] *Ibid.* p. 97
- [5] CAZENAVE, Odile, Kingué A, « Pour l'enseignement des écrivains femmes africaines dans le cours de français », dans *The French Review*, vol. 70, n° 5, 1997, p. 178
- [6] EL KHAYAT, Ghita, *La liaison*, op.cit., p. 17
- [7] DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris: PUF. 1999, p. 35
- [8] EL KHAYAT, Ghita, *La liaison*, op. cit, p. 49
- [9] ETOKE, Nathalie « Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone : taxonomie, enjeux et défis », dans *CODESRIA, Bulletin*, n°3 et 4, 2006. p.43
- [10] DIDIER, Béatrice « Ecritures » consacré aux questions fondamentales du désir des écritures. In., *L'écriture-femme*, Sommaire du n°7, p.38
- [11] ABIR, D. Étude comparée sur l'écriture du corps chez Calixthe Beyala et Ahlam Mosteghanemi, 2015, p. 356
- [12] SIDI YACOB, A. l'écriture du corps cas des romans de violette Leduc, Hélène Cixous, Assia Djebar et Malika

Mokeddem, 2018, p. 42

- [13] BAZIÉ, I. *Corps perçu et corps figuré*. Études françaises, 2005, p. 19
- [14] DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, op.cit., p. 35
- [15] Ibidem
- [16] EL KHAYAT, Ghita, *La liaison*, op.cit. p. 49
- [17] GARCIA, Irma, *Promenade femmilière*, Paris, Des Femmes, 1981, p.16
- [18] Ibid. pp. 117-118
- [19] CIXOUS, Hélène. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. Paris : Editions Galilée, 2010, p. 45
- [20] GHOUATI, Sanae, Université Ibn Tofail – Kénitra, « L'écriture du corps dans la littérature féminine marocaine. Cas de Souad Bahéchar dans Ni Fleurs ni couronnes » ; Moenia 20 (2014), 55-69. ISSN: 1137-2346. p. 60
- [21] ZAGANIARIS, Jean, *Entre libéralisation de la sexualité et exercice de la violence symbolique : Ambivalence des masculinités dans la littérature marocaine de langue française*, Source : Cahiers d'Études Africaines, 2013, Vol. 53, Cahier 209/210, Masculin pluriel (2013), pp. 367-385
- [22] EL KHAYAT, Ghita, *La liaison*, op.cit. pp 43-44
- [23] Ibid. p. 30
- [24] Ibid. p. 59
- [25] Ibid. p. 99
- [26] FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, op.cit. p. 136
- [27] DELMEULE, Jean-Christophe, « De silice en calice, de l'œil à la langue ou l'expérience démesurée du don chez Caroline Lamarche », in « Les Espaces sexués. Topographie des genres dans les espaces imaginaires et symboliques », Christophe Batsch et Françoise Saquer Sabin, p. 64
- [28] GUESSOUS, Naamane, *Au-delà de toute pudeur*, Casablanca : Eddif, 1988, p. 8
- [29] BOUHDIBA, *La société maghrébine face à la question sexuelle*, Cahiers internationaux de Sociologie XXVI, (1984) p.91
- [30] BEN AMEUR-Darmouni, K. « L'univers féminin et la drôle de guerre des sexes dans quelques films tunisiens », 2000, p.220
- [31] GHOUATI, Sanae, « L'écriture du corps dans la littérature féminine marocaine – Cas de Souad Bahéchar dans Ni fleurs ni couronnes », op.cit, p. 58
- [32] CIXOUS, H, CLEMENT C.1975. *La jeune née*, Paris, Union générale d'édition, coll.10/18 « Féminin futur ».1975 p, 50
- [33] GODARD, Barbara, (dir.), *Gynocritics. La gynocritique*, Toronto, ECW Press, 1987, pp. 72- 73
- [34] GIARD, Agnès, *Le sexe bizarre édit tabou*, op.cit. 2010, p. 76
- [35] ROY, Alain. 1993. *L'art du dépouillement* (l'écriture minimaliste). Liberté, 35 (3) ,10-28 1993, p 12
- [36] SLAMA, Béatrice, « De la Littérature féminine à l'écriture-femme », Littérature, n° 44. Slama, 1981, p 51
- [37] AOUTTAH, Ali ,*Pensées et idéologies arabes. Figures, courants et thèmes au XXème siècle*, L'Harmattan, 2011, Paris, p.166
- [38] WILWERTH, Evelyne , *Visage de la littérature féminine*, Bruxelles, Pierre Mardaga ,1987 ,p174
- [39] Ibidem

5 BIBLIOGRAPHIE

- ABIR, D. Étude comparée sur l'écriture du corps chez Calixthe Beyala et Ahlam Mosteghanemi. (Thèse de doctorat). Clermont-Ferrand: Université Blaise Pascal - II., 2015
- AOUTTAH, Ali ,*Pensées et idéologies arabes. Figures, courants et thèmes au XXème siècle*, L'Harmattan, 2011, Paris
- BAZIÉ, I. *Corps perçu et corps figuré*. Études françaises, 2005
- BEN AMEUR-Darmouni, K. « L'univers féminin et la drôle de guerre des sexes dans quelques films tunisiens », Université Lumière Lyon 2, thèse soutenue. 2000
- BOUHDIBA, *La société maghrébine face à la question sexuelle*, Cahiers internationaux de Sociologie XXVI, (1984)
- CAZENAVE, Odile, Kingué A, « Pour l'enseignement des écrivains femmes africaines dans le cours de français », dans The French Review, vol. 70, n o 5, 1997
- CIXOUS, Hélène. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. Paris : Editions Galilée, 2010 [publié à l'origine en 1975 dans un numéro spécial de l'Arc consacré à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes »
- CIXOUS, H, CLEMENT C.1975. *La jeune née*, Paris, Union générale d'édition, coll.10/18 « Féminin futur ».1975
- DELMEULE, Jean-Christophe, « De silice en calice, de l'œil à la langue ou l'expérience démesurée du don chez Caroline Lamarche », in « Les Espaces sexués. Topographie des genres dans les espaces imaginaires et symboliques », Christophe Batsch et Françoise Saquer Sabin
- DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris: PUF. 1999
- DIDIER, Béatrice « Ecritures » consacré aux questions fondamentales du désir des écritures. In., *L'écriture-femme*, Sommaire du n°7
- ETOKE, Nathalie « Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone : taxonomie, enjeux et défis », dans CODESRIA, Bulletin, n°3 et 4, 2006.
- EL KHAYAT, Ghita, *La liaison*, Précédemment publié sous le pseudonyme Lyne Tywa, L'Harmattan, Paris, 1994, puis par, Ed.Aïni Bennaï, Casablanca, 2002
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*. La volonté de savoir, Gallimard
- GARCIA, Irma, *Promenade femmilière*, Paris, Des Femmes, 1981
- GHOUATI, Sanae, Université Ibn Tofail – Kénitra, « L'écriture du corps dans la littérature féminine marocaine. Cas de Souad Bahéchar dans Ni Fleurs ni couronnes » ; Moenia 20 (2014), 55-69. ISSN: 1137-2346
- GODARD, Barbara, (dir.), *Gynocritics. La gynocritique*, Toronto, ECW Press, 1987
- GUESSOUS, Naamane, *Au-delà de toute pudeur*, Casablanca : Eddif, 1988
- ROY, Alain. 1993. L'art du dépouillement (l'écriture minimaliste). *Liberté*, 35 (3) ,10-28 1993
- SIDI YACOU, A. l'écriture du corps cas des romans de violette Leduc, Hélène Cixous, Assia Djebar et Malika Mokeddem (thèse de doctorat). Mostaganem: Université Abdelhamid Ibn Badis - Mostaganem. 2018
- SLAMA, Béatrice, « De la Littérature féminine à l'écrire-femme », *Littérature*, n° 44. Slama, 1981
- WILWERTH, Evelynne , *Visage de la littérature féminine*, Bruxelles, Pierre Mardaga ,1987
- ZAGANIARIS, Jean, Entre libéralisation de la sexualité et exercice de la violence symbolique : Ambivalence des masculinités dans la littérature marocaine de langue française, Source : Cahiers d'Études Africaines, 2013, Vol. 53, Cahier 209/210, Masculin pluriel (2013), pp. 367-385